

# « L'HUMANITE, UN PLURIEL D'ETRES SINGULIERS »

de Damien JAYAT

## INTRODUCTION

Avril 2004. La sérieuse chaîne de télévision ARTE diffuse un documentaire sur les sursauts gamma. Un nom barbare qui désigne les plus gigantesques bouffées d'énergie jamais détectées dans l'univers, l'équivalent en quelques secondes de l'énergie que le soleil libérera en dix milliards d'années. Le sérieux documentaire explique avec force détails combien les scientifiques n'ont aucune idée précise sur l'origine des sursauts gamma, tout en présentant les nombreuses théories élaborées à leur sujet. Jusque-là tout va bien. Un documentaire comme il en existe des milliers. Mais au beau milieu de ces rigoureuses explications, qu'apprend-on ? Que les sursauts gamma ont été détectés pour la première fois en 1967 par des satellites américains chargés de vérifier... si par hasard les Soviétiques ne faisaient pas des essais de bombes nucléaires sur la Lune !

Le documentaire présente un dossier complet ainsi que l'interview officielle du chef de projet de l'époque à la NASA. Tout juste si on ne nous montre pas les empreintes digitales du type qui est allé acheter les piles servant à faire fonctionner le robot qui a peint « à mort les rouges ! » en cyrillique sur le satellite. La surprise est énorme : nous aurions donc découvert un des phénomènes les plus extraordinaires de l'univers parce qu'une bande d'andouilles paranoïaques étaient convaincus qu'une autre équipée de débiles faisaient des trous sur la Lune pour s'entraîner à vider le lac Michigan à coups d'atomes.

Et ce n'est pas tout. Dans les années 1950, les recherches nucléaires étaient au mieux de leur forme, et les Etats-Unis comme l'URSS s'amusaient à faire péter leurs bombes dans toutes les conditions. Les essais se déroulaient généralement en plein air, au mépris de la santé des humains vivant à proximité. L'important était de faire avancer la recherche et de s'informer mutuellement de sa puissance militaire. Il fallait faire peur à l'autre, coûte que coûte.

Le 4 octobre 1957, une petite révolution secoue la planète : les Soviétiques envoient pour la 1<sup>ère</sup> fois dans l'histoire de l'humanité un engin dans l'espace. Il s'appelle Spoutnik-1. Un mois plus tard, ils remettent ça avec Spoutnik-2, qui cette fois accueille à son bord la chienne Laïka. Les Américains sont blessés dans leur orgueil : les Russes les ont devancés dans la course à la conquête spatiale. Qu'à cela ne tienne, ils décident de se donner à fond pour montrer au monde en général et à Khrouchtchev en particulier qu'à l'Ouest, on sait aussi s'envoyer en l'air.

Tenez-vous bien, c'est là que ça devient drôle : dès 1958, un des projets américains imaginés pour se venger des Spoutniks fut... d'aller faire exploser une bombe nucléaire sur la Lune. Ce ne sont donc pas les Russes qui ont eu les premiers cette idée folle, mais les Américains. Alors bon, ils ont fait des recherches, des calculs, des essais, ils ont eu des réunions, ils ont réfléchi chacun de leur côté, ils se sont réunis à nouveau, et puis un beau jour la sentence est tombée : projet trop dangereux. Imaginez, si on envoie une fusée dans l'espace avec une bombe atomique dedans, et que malencontreusement ladite fusée explose au décollage ? Atmosphère radioactive, une partie de l'humanité contaminée, une catastrophe à l'échelle planétaire, etc. On l'a échappée belle. Le beau projet est reparti dans des cartons que les Américains tentent de garder au chaud, et surtout au secret. Cela n'empêche pas le projet d'avoir existé un jour. Il s'est donc trouvé un être humain pour émettre l'idée d'aller faire des essais nucléaires sur la Lune. Un solide imbécile, celui-là.

La suite de l'histoire est heureusement plus sympathique. En 1963, on signa à Moscou un traité qui interdisait tout essai nucléaire sous l'eau, dans l'atmosphère et dans l'espace. A l'Ouest comme à l'Est on mit en place des programmes de surveillance afin de vérifier que chacun respectait le traité. Et c'est là qu'interviennent les satellites américains VELA<sup>1</sup>, utilisés dès 1963 pour détecter d'éventuels essais soviétiques dans des lieux non autorisés : haute atmosphère ou, pourquoi pas, la face cachée de la Lune. Bourrés de capteurs ultramodernes, ce sont eux qui, sans le faire exprès, détectèrent les sursauts gamma.

---

<sup>1</sup> De l'espagnol *velar* qui signifie « surveiller ».

Cette histoire de bombe atomique sur la Lune est une preuve parmi tant d'autres que l'homme est parfois ridicule, idiot, voire dangereux pour ses contemporains. Au point que, par un jugement lapidaire, on pourrait affirmer que l'homme est tout simplement bête. Mais ne nous y trompons pas. Dans notre exemple, la géopolitique de comptoir a rejoint la pointe de la recherche scientifique, rendant les formules à l'emporte-pièce insuffisantes. Le problème est beaucoup plus compliqué. Car si les Américains n'avaient pas été à la fois inconscients (pour imaginer un projet nucléaire sur la Lune) et paranoïaques (pour envoyer des satellites aux quatre coins du cosmos afin de surveiller les Russes), ils n'auraient jamais découvert les sursauts gamma dès 1967. L'acte initial était *a priori* insensé, d'accord, mais il a permis une observation scientifique majeure dont les conséquences sur notre compréhension de l'univers seront explorées pendant encore des dizaines d'années.

Notre espèce est donc à *la fois* d'une intelligence sans égal et d'une lamentable bêtise. Et ces deux comportements, loin de s'opposer, agissent ensemble. Chacun d'entre nous peut se montrer successivement brillant et idiot dans une même journée. Un pays peut, à quelques mois d'intervalle, lancer les projets les plus fous puis prendre la sage décision de les abandonner. On envoie des satellites dans l'espace dans un but presque invouable, mais grâce à eux on découvre des phénomènes merveilleux. Il semblerait donc que l'homme passe autant de temps à utiliser son intelligence à ses dépens qu'à tirer profit de sa bêtise. Son cas est plus complexe qu'on l'imagine, et il faut s'y pencher en prenant autant de précautions qu'un couple de hérissons qui envisagent de se reproduire.

### **L'horreur est humaine**

Les exemples de bêtise humaine sont innombrables. Toutefois, certains cas sont si éloquentes que je ne peux m'empêcher de vous en faire part. Vous allez voir pourquoi.

Commençons à la période Renaissance avec Paracelse, un grand médecin suisse du début du 16<sup>ème</sup> siècle selon qui « l'imagination féminine ressemble à la puissance divine, ses désirs extérieurs se reproduisent sur l'enfant ». Traduction : une femme heureuse donnera naissance à de beaux enfants, tandis qu'une mère torturée par des pensées trop sombres mettra au monde des petiots un peu moins glorieusement décorés. Pire, si la tête d'un bébé est déformée au point de ressembler à celle d'un chien, c'est que la maman a conçu (en rêve ou en réalité) son petit avec un chien. A l'extrême, les bébés franchement monstrueux sont issus d'une relation amoureuse avec le Diable ! Autant vous dire qu'à l'époque, l'accueil réservé à ces pauvres mères et à leurs enfants était loin d'être chaleureux.

Mon deuxième exemple date du 17<sup>ème</sup> siècle. Les savants se penchaient alors sur le mécanisme de la reproduction pour déterminer si c'était la femme, l'homme ou encore les deux qui portait les éléments responsables de la fabrication des enfants. Ils cherchaient aussi à comprendre comment des éléments minuscules (ovule et spermatozoïdes<sup>2</sup>) formaient à la longue un bébé tout entier. Pour répondre à ces questions, ils ont réalisé de nombreuses expériences puis élaboré des théories pour expliquer ce qu'ils voyaient. Ces théories, parfaitement crédibles pour l'époque, se révélèrent par la suite en partie fausses. Ce qui ne les empêcha pas de donner aux hommes quelques idées aux conséquences dramatiques.

Par exemple, on croyait qu'une femme, après un rapport sexuel, gardait dans son sang les « traces » de son compagnon de plaisir. On croyait aussi que ces traces participaient à la fabrication des enfants, même des années après, et enfin que l'ovule pouvait être fécondé par plusieurs spermatozoïdes à la fois. Les enfants d'une pauvre dame qui ne parvenait pas vierge à son mariage ne pouvaient donc pas être purs : ils étaient issus de plusieurs semences, celles des plaisirs de jeunesse et celle du mari officiel, dont l'érection avait été bénite au vin rouge par un quelconque professionnel ensoutané. On sait aujourd'hui que tout cela est faux. La durée de vie des spermatozoïdes ne dépassant pas quelques dizaines d'heures, ceux d'un ancien amant ont autant de chances d'être transmis aux futurs enfants que Mitterrand en a d'être réélu aux prochaines élections. Un ovule ne peut donc être fécondé que par un seul mâle à la fois : celui qui a libéré quelques heures auparavant ses spermatozoïdes dans la cavité pelvienne de madame. Mais au 17<sup>ème</sup> siècle on croyait dur comme fer que plusieurs mâles pouvaient féconder un même ovule. Cette fausse certitude servit d'argument pour obliger les femmes à rester pures jusqu'à leur mariage, obligation créée sur tous les toits du monde par ceux qui avaient une échelle assez grande pour y monter. On en profita aussi pour

---

<sup>2</sup> Ces derniers étaient alors appelés « animalcules ».

condamner sévèrement les femmes infidèles, mettre au couvent des femmes violées ou rejeter les enfants nés d'aventures extraconjugales. Comment les mâles s'assurèrent la mainmise sur les femelles sous couvert de moralité mal justifiée...

Restons à la période Classique avec le grand Voltaire, qui a écrit en 1764 dans son *Dictionnaire Philosophique* : « Quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entièrement naturelle. C'est l'effet de la force du corps, et même de celle de l'esprit, les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes ».

Encore plus proche de nous, un savant français du 19<sup>ème</sup> siècle répondant au nom de Paul Broca s'est rendu célèbre en consacrant sa vie à l'étude du cerveau. Il a notamment mis en évidence qu'une région de celui-ci, appelée par la suite *aire de Broca* en hommage à son découvreur, était responsable de notre capacité à parler de façon cohérente : enlevez-vous l'aire de Broca après une solide anesthésie du crâne, et vous appelez un chat un chien ou votre mamie une table. Cette découverte a eu un effet bœuf à l'époque, car elle reliait directement une compétence sophistiquée (le langage) à une région du cerveau. Broca reste aujourd'hui un scientifique reconnu et respecté. Pourtant, il a émis des idées moins prestigieuses, à tel point qu'elles titillent le ridicule, comme celle de mesurer l'intelligence des humains uniquement à partir de la taille de leur cerveau. Suivant cette théorie, on a vite conclu que les femmes, dont le cerveau est plus léger que celui des hommes de 180 grammes en moyenne, sont moins intelligentes et que cette infériorité est toute naturelle. Broca, qui n'était pourtant pas idiot, n'a pas pensé que les femmes sont en moyenne plus légères que les hommes et qu'il est tout à fait normal qu'elles aient aussi un cerveau plus léger. Mais là encore le mal était fait : les femmes sont des gourdes et n'en parlons plus.

Restons au 19<sup>ème</sup> siècle pour étudier le cas du naturaliste anglais Charles Darwin. Vous en avez peut-être déjà entendu parler, c'est lui qui a proposé en 1859 que les espèces vivantes évoluent grâce à la sélection des individus les mieux adaptés. Dans l'idée de Darwin, les individus « les mieux adaptés » étaient les plus à même de survivre dans un environnement donné et d'y faire une ribambelle de bébés (pour les animaux) ou de graines (pour les plantes). Le plus adapté n'est donc pas forcément *le plus fort* : pour être adapté à un environnement il peut suffire de savoir grimper aux arbres, de savoir voler, de mieux voir la nuit, de pouvoir manger des plantes remplies d'épines, etc.

Mais à l'époque, pour de nombreuses raisons qu'il serait trop long de détailler, certains hommes utilisèrent (contre son gré) la théorie de Darwin pour justifier l'idée que ce sont toujours les plus forts qui survivent et les plus faibles qui sont systématiquement éliminés. Selon cette idéologie, appelée *eugénisme* ou *darwinisme social* par ses adeptes bien qu'elle n'ait rien à voir avec les convictions de Charles, pour améliorer l'espèce humaine il fallait éliminer les individus plus faibles. Dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle, plusieurs pays d'Europe et d'Amérique (Etats-Unis, Royaume-Uni, Allemagne, Finlande, Suède, Suisse, Canada...) ont lancé des programmes de stérilisation volontaire ou forcée des handicapés<sup>3</sup>, ont encouragé les familles pauvres à faire moins d'enfants, etc. Par la même occasion, des millions d'hommes se virent confirmer qu'un mâle digne de ce nom devait avoir de gros muscles, nourrir un gros compte en banque et écraser tout ce qui se trouvait sur son passage. Chacun peut sûrement observer chaque jour, près de chez lui, où cela mène.

Prenons un dernier exemple, toujours au 20<sup>ème</sup> siècle, avec le premier test permettant de mesurer le niveau de développement intellectuel des enfants. Inventé en 1905 par le Français Alfred Binet, c'était alors un test tout ce qu'il y a de plus gentil, répondant à un objectif aussi humaniste que deux douzaines d'organisations écolos. L'histoire remonte à 1881 et 1882, quand Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction Publique, avait fait voter une série de lois rendant l'école gratuite, laïque et obligatoire entre sept et treize ans. L'Etat eut alors besoin d'une méthode d'évaluation du développement intellectuel des gosses qui suivaient l'école, afin de poursuivre leur éducation en fonction de ce qu'ils savaient déjà. Tel était le rôle du test de Binet : comparer le savoir d'un enfant au savoir moyen des enfants de son âge, et révéler d'éventuels retards que l'école se donnait pour devoir de combler. Le principe du test se révéla si efficace qu'il inspira le test de QI (Quotient Intellectuel), inventé dès 1912 par l'allemand Wilhelm Stern. En 1916, l'américain Lewis Terman, de l'Université de Stanford (Californie), adapta le test de Binet qui prit le nom de Stanford-Binet.

Jusqu'ici tout allait bien. Mais, toujours aux Etats-Unis, le psychologue Henry Goddard s'inspira dès 1912 du test de Binet pour concevoir un test d'intelligence destiné aux immigrants. La politique américaine était alors de limiter au maximum l'entrée des « races inférieures » (Europe de l'est et du

---

<sup>3</sup> Les nazis furent encore moins regardants et n'hésitèrent pas à les exterminer.

sud, Juifs, Russes) au profit des « races supérieures » (Europe de l'ouest et du nord). Goddard conçut donc son test comme un moyen de ségrégation particulièrement odieux. Par exemple, on demandait aux immigrés polonais de citer le nom de joueurs de base-ball américains, ou bien on jugeait de l'illettrisme des italiens en leur demandant de compléter le dessin d'un terrain de tennis dans lequel il manquait le filet. La plupart des Polonais et des Italiens, ne sachant même pas si « base-ball » et « tennis » étaient des sports ou des chapeaux à la mode, étaient catalogués idiots et refoulés vers leur misère natale.

Quelques dizaines d'années plus tard, en 1944 exactement, le Royaume-Uni se dota d'une loi sur l'éducation qui prévoyait l'école gratuite et obligatoire entre 5 et 15 ans, la mise en place de trois types d'écoles pour les élèves entre 12 et 15 ans, et un test d'évaluation des élèves de 11 ans : le test « 11-plus ». Inspiré lui aussi du test de Binet, il avait pour objectif d'orienter les jeunes enfants vers celle des trois écoles la mieux adaptée à leurs capacités intellectuelles. Comme par hasard, ce furent les jeunes garçons blancs, issus des familles les plus favorisées, qui réussirent le mieux le test. Il faut dire que certaines questions portaient sur les compositeurs de musique classique ou sur le personnel domestique, questions auxquelles les enfants d'ouvriers ou de mineurs devaient avoir bien du mal à répondre...

### **Le pire et le meilleur**

Nous pouvons tirer de ces exemples plusieurs enseignements sur la bêtise des hommes :

1- Elle ne dépend pas du niveau d'instruction, de la période historique ni du statut social. Elle existe depuis longtemps et touche aussi bien vous et moi que les scientifiques les plus experts, les politiques les plus hauts placés et les plus éminents philosophes.

2- C'est parfois le manque de connaissances qui laisse la porte ouverte aux imaginations les plus délirantes.

3- Dans d'autres cas, les actes les plus idiots ou les plus barbares sont justifiés par des connaissances scientifiques pourtant rigoureuses et très justes, mais *déformées* par des idéologies imbéciles.

4- La bêtise est issue d'individus isolés mais aussi de groupes plus ou moins importants, impliquant parfois une bonne partie de l'humanité.

5- Notre espèce parvient aussi facilement à commettre les pires horreurs à partir d'idées pourtant excellentes qu'à obtenir des résultats formidables à partir de projets insensés.

Je vous le disais tout à l'heure : le problème est ardu. Bien qu'on puisse être tenté, par fainéantise ou découragement, de juger l'homme universellement bête et irrattrapable, un tel jugement serait trop rapide pour être honnête. Si tous les hommes, quelle que soit leur position sociale ou leur époque d'existence, sont capables des pires bêtises ; si chacun d'entre nous, le plus souvent sans le faire exprès, peut d'une seconde à l'autre planer dans les nimbos de la sagesse absolue puis sombrer dans la plus brillante inhumanité ; si nous pouvons facilement transformer les intentions les plus merveilleuses en truanderies qui feraient pâlir toute une portée d'Al Capone, puis mettre au jour des phénomènes fabuleux par des moyens qui dépassent de nombreuses longueurs la limite du ridicule ; si en résumé nous sommes doués pour tous les paradoxes, depuis la nuit des temps et ce presque malgré nous, c'est que *la bêtise est une caractéristique propre à notre espèce*. Elle est profondément ancrée en nous, dès notre naissance et peut-être même avant. Le fait est là, tellement évident qu'on se demande s'il ne serait pas indiscutable : l'homme est naturellement conçu pour être un type bien qui se comporte n'importe comment.

Je vous propose donc de nous plonger dans ce monde compliqué mais fascinant qu'est l'espèce humaine. Nous allons tenter de comprendre comment le magnifique assemblage d'atomes qui constitue l'être humain peut successivement imaginer le projet d'aller faire péter de l'uranium dans l'espace, au risque de faire disparaître la moitié de la planète, puis juger l'idée tellement honteuse qu'il préférera la cacher au reste du monde après l'avoir abandonnée. Nous allons chercher, en quelque sorte, pourquoi l'homme est capable du meilleur comme du pire, qu'il soit seul ou en groupe.

## Et voilà le programme

Avant de nous retrousser les mains, de cracher dans nos manches<sup>4</sup> et de nous coller au turbin, il reste à savoir *comment* nous allons procéder. Car même si vous n'avez encore rien dit vous avez raison : c'est bien gentil de vouloir comprendre tout ce que l'homme a dans les tripes, mais par quoi on commence ? Et par quoi on finit ? Et entre les deux, quel chemin suivre, que diantre ? Je vous propose une méthode simple et très efficace si elle est rondement menée.

Nous allons commencer par *réduire* l'homme. Réduire signifie découper, décortiquer, désosser un objet jusqu'à tomber sur ses éléments les plus simples, qu'on ne peut plus découper en éléments plus petits. Par exemple, pour étudier une voiture on sépare d'abord les portes, les sièges, la batterie, le carburateur, les essieux, le réservoir d'essence, les miettes de pain qui restent des dernières courses, etc. On démonte ensuite ces grosses pièces pour en extraire vis, morceaux de tôle, rivets, tuyaux, pistons, pneus, et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque pièce, isolée du reste, ne puisse plus être séparée en plusieurs éléments. La voiture a été *réduite* à mort : chaque pièce a été isolée et on peut en établir une liste complète.

De la même manière, nous pouvons réduire l'homme. Ouvrons-le en deux, disons, dans le sens de la longueur. Nous pouvons alors isoler les gros éléments qui le composent, puis les petits éléments qui composent les gros, les très petits contenus dans les petits, les tout petits à l'intérieur des très petits, les minuscules formant les tout petits, et enfin les presque invisibles cachés dans les minuscules. Nous parvenons ainsi aux éléments les plus petits du corps humain : les atomes. Dans un chapitre qui ne va pas tarder à arriver, nous parlerons donc de ces atomes et de ce qui représente à la fois leur passé, leur présent et leur futur, c'est-à-dire l'univers. Rien que ça. Car l'infiniment grand et l'infiniment petit sont liés l'un à l'autre dans une harmonie presque aussi capitale que Montevideo l'est pour l'Uruguay.

Bien entendu, espérer comprendre l'homme en étudiant seulement ses atomes revient à avaler une noix de coco en se convainquant soi-même qu'elle finira bien par ressortir sans rien déranger. Nous ne pouvons pas nous contenter de cette seule approche. Toutefois, la majorité de nos contemporains les mieux instruits sont convaincus que la vie est issue de la matière et que les atomes contenus dans une étoile ou un fer à souder sont les mêmes que ceux formant une aiguille de pin, un Pape ou un rat musqué. L'idée que l'homme est constitué des mêmes éléments de base que le reste de l'univers a été longuement débattue au cours de l'histoire, et certains portent encore les armes à la main pour défendre l'idée que tout n'est pas matière et qu'il y a quelque chose en l'homme de tellement magnifique que ce ne peut pas être simplement des atomes. Ils pensent que l'homme est fondamentalement différent de ces bêtes qui ne savent que brouter l'herbe, lever la patte pour faire pipi, avaler des bananes à plein régime ou butiner des primevères pour en faire du miel. Pour eux, l'homme est obligatoirement *autre*, touché par une grâce immatérielle.

De notre côté, nous suivons si vous êtes d'accord l'hypothèse selon laquelle l'homme est avant tout un amas de chairs et d'atomes, bien que cet ensemble soit si formidablement organisé que nous sommes toujours incapables de le comprendre. Nous considérerons donc, d'une part, que toute matière vivante, l'homme y compris, est uniquement constituée de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote et de quelques bricoles ; d'autre part, que tout événement qui se produit chez un être vivant n'est que le résultat de phénomènes physiques, chimiques ou biochimiques. Que ce soit pour boire un verre d'eau ou pour écrire *l'Encyclopédie Universelle du Caniche et de son Usage Comme Projectile*, seuls des atomes bien organisés sont mis en jeu. Nos pensées elles-mêmes sont provoquées par quelques molécules agissant dans des régions bien déterminées de notre cerveau. J'en veux pour preuve que si une minuscule partie d'une de ces régions déclare forfait, nous perdons un peu les pédales. Si ça craque en haut à droite, on devient incapable de mettre un pied devant l'autre et de recommencer. Si ça disjoncte en bas à gauche, aligner deux mots à la suite nous demande autant d'effort qu'il en demande à un rhinocéros en colère pour frapper avant d'entrer chez vous. Bref, nos capacités intellectuelles, même les plus merveilleuses et les plus incompréhensibles, reposent sur la matière et rien que la matière. Par conséquent, commencer par là ne me semble pas être une stratégie complètement idiote.

Après les atomes, nous suivons le cours des événements qui ont conduit à l'apparition sur Terre des premières molécules, puis des premiers êtres vivants, il y a quelques milliards d'années. Nous verrons ensuite comment, au fil du temps, ces êtres primitifs ont évolué pour donner naissance aux animaux puis, un beau jour<sup>5</sup>, à l'homme. Nous ferons alors le point sur ce qu'est un être humain, c'est-

<sup>4</sup> Ou l'inverse, selon la valeur que vous accordez à vos manches.

<sup>5</sup> Ou peut-être qu'il pleuvait, allez savoir.

à-dire un animal avant tout mais aussi un animal à part, pas tout à fait comme les autres. Nous essaierons d'ailleurs de savoir ce qui nous différencie des autres animaux.

Nous étudierons ensuite l'homme, non pas isolé, mais en relation avec le monde et avec les autres humains. Car pour survivre et s'épanouir, l'homme doit nécessairement faire partie d'un groupe. S'il se sent seul, ou pire, s'il est seul pour de vrai, il est fichu. Nous parlerons de psychologie et d'histoire, qui comme toutes les sciences humaines participent à nous faire comprendre les relations que l'individu entretient avec ses semblables. C'est alors que nous pourrons mieux cerner le paradoxe de notre espèce et comprendre pourquoi nous sommes capables du meilleur comme du pire.

Et puis, il s'agira de ne pas rester avec ça sur les bras. Il faudra ensuite trouver des solutions, chercher comment s'en sortir, comment se débarrasser de tous nos mauvais penchants pour ne garder que le meilleur. Nous aborderons différentes pistes à suivre : apprendre grâce à la science, mais aussi apprendre à apprendre grâce à la philosophie des sciences, apprendre à penser grâce à la philosophie, apprendre finalement à trouver refuge dans des valeurs fiables pour nous rendre meilleurs. Enfin, au bout de notre voyage, nous pourrons essayer d'imaginer un homme différent, un homme meilleur qui n'est sûrement pas prêt de voir le jour mais pour lequel il faut se battre tout de même.